

Werk

Titel: Moderne Belletristik

Autor: Pons, A. J.

Ort: Oppeln

Jahr: 1882

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345616960_0004|log35

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

und *nier* (p. 12) und nach den Verben des Beschliessens (p. 11). Auch hätte W. im ganzen in der Anordnung der Beispiele ein wenig systematischer — nach bestimmten Gesichtspunkten — verfahren können, besonders in Bezug auf den Gebrauch des Konjunktiv. — S. 5 (unten), wo W. mehrere Beispiele über die Wortstellung in Relativsätzen gibt, kann der Satz, welcher dem ersten Beispiele gegenübersteht, unmöglich als „Pendant“ dazu gelten: „*Les Musulmans avaient à peine passé Poitiers, qu'ils rencontrèrent Charles et l'armée des Francs*“. Denn das *que*, welches sich darin findet, ist ja offenbar gar nicht das relative, sondern die Konjunktion. — Trotz dieser und vielleicht mancher anderer kleiner Mängel, die sich leicht beseitigen lassen würden, könnte Wiemann's Beispielsammlung, wenn sie vervollständigt würde, mit der befolgten heuristischen Methode in der That ein wertvolles Hilfsmittel für den syntaktischen Unterricht nicht bloss an höheren Bürgerschulen, sondern an jeder Anstalt, wo die französische Sprache gelehrt wird, werden. Ein Bedürfnis für eine derartige vollständigere Sammlung scheint mir wirklich vorhanden zu sein.

A. RAMBEAU.

II. Moderne Belletristik.

Le *Marc-Aurèle* de M. Renan; Vercingétorix. — La vie privée à Venise. — Un conteur provençal; études de Saint-René Taillandier. — Correspondances: Galiani, Benjamin Constant et Vincent de Paul. — Romanciers: Ohnet, Theuriet, Belot, Mary, Chavette, Viaud. — Journalistes grivois; dictionnaire d'argot, *le mot et la chose*. — Publicistes: Reinach, Paul Bert, André Lefèvre et Naquet. — Encore M. Zola critique. — Une idylle normande.

Ernest Renan vient de clore son grand ouvrage sur la formation et les premiers temps du Christianisme en publiant le septième et dernier volume, intitulé *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*,¹⁾ qui est en tous points digne de ses aînés. On y retrouve la hauteur de vues, la science vaste et sûre, le scrupule et la conscience du *vir probus dicendi peritus*, en même temps que la pénétration et la poésie de l'artiste supérieur, seul capable de faire goûter à notre race assez légère une œuvre aussi sérieuse. Par le sang qui coule dans ses veines, sang de breton amoureux d'idéal, par son éducation, ses études, la tournure de son esprit et la gravité de son caractère, il était comme voué d'avance à ce travail. Sans doute, au début, lui-même le proclame très-haut, il a mis largement à contribution les écrits de Strauss, de Gesenius, d'Ewald et de toute l'école exégétique allemande; mais il n'a pas tardé à marquer ces emprunts du cachet de sa personnalité, à rendre sienne l'œuvre commune. On ne peut expliquer la façon particulière dont il manie l'histoire, sans entrer dans l'exposition du système philosophique auquel il appuie ses tableaux. Cela m'entraînerait trop loin et m'exposerait à des redites, car j'ai moi-même, dans un abrégé qui a paru l'automne dernier,²⁾ essayé de condenser la doctrine de M. Renan, ses origines et l'ensemble de ses travaux. Il est

¹⁾ Calmann Lévy, in 8, 1882; la 3^e édition est en vente.

²⁾ *Ernest Renan et les origines du Christianisme*. Ollendorff, in 12.

toujours facile, vous le savez, quand on examine en toute liberté un monument d'une telle dimension, d'en critiquer certains détails, alors même qu'on serait incapable d'en édifier un pareil. Avec mon franc-parler habituel, j'aurais pu froisser involontairement l'auteur par quelques vivacités de plume. Il paraît pourtant n'en avoir par été bien contrarié. Êtes-vous curieux de connaître la façon dont il a accueilli mon essai? Voici la lettre par laquelle il m'en accusait réception:

„Paris, 4 novembre 1881.

Monsieur!

A mon retour d'Italie, je trouve chez moi le volume que vous avez bien voulu me remettre. Je l'ai lu avec un intérêt tout particulier, quoique naturellement j'en sache sur le sujet plus long que personne. Les disséqués ne se plaignent jamais; il n'est pas naturel non plus qu'ils remercient. Merci pourtant pour ce beau papier de Hollande; merci aussi pour tant de traits où l'on sent une sympathie qui m'a fort touché. Je vais bientôt donner à la *Revue des deux Mondes*, deux articles¹⁾ sur ma période de St. Sulpice, qui, je crois, vous intéresseront.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

E. Renan.

Puisque l'éminent historien souffre si doucement les contradictions, je me permettrai d'adresser à son Marc-Aurèle une critique, une seule. Il est vrai qu'elle est générale et regarde tout le portrait de cet empereur. Rencontrant là un parfait type de sage et de philosophe, M. Renan s'est montré fort coulant sur les défauts du souverain. En réalité, Marc-Aurèle fut un caractère faible, en qui l'époux et le père nuisirent au chef d'Etat. Nul n'ignore que Faustine, sa femme, le trouvait souverainement ennuyeux, avec ses belles sentences, son austère vertu, sa mélancolie perpétuelle, son entourage de barbes incultes et de manteaux crasseux. Jeune, capricieuse, d'un tempérament ardent et d'une merveilleuse beauté, elle ne se piqua point d'être fidèle à la foi conjugale. Le bruit courut à Rome qu'elle avait eu Commode d'un gladiateur. On osa même bafouer en plein théâtre le Georges Dandin couronné; mais lui persista dans sa manie de voir les choses telles qu'elles doivent être et non telles qu'elles sont. Il se faisait illusion à lui-même, oubliait tout. Dans la belle prière aux dieux qu'il écrivit sur les bords du Gran, il les remercie de lui avoir donné une femme si complaisante, si affectueuse et si simple. N'y a-t-il pas un léger ridicule à pousser la confiance jusqu'à ce degré d'aveuglement?

Pour Commode, ce fut bien pis. L'empereur connaissait parfaitement, ayant voulu le corriger sans en venir à bout, le naturel grossier et féroce de son fils, sa vie crapuleuse parmi les cochers du cirque et l'avenir qu'on préparait aux Romains en les livrant à un tel monstre. Certes la morale n'exigeait nullement qu'il sacrifât la vie du jeune prince au salut de ses Etats, comme fera un jour Philippe II à l'égard de Don Carlos. Sans être cruel à ce point, ne pouvait-il le déshériter, se choisir un plus digne successeur? Tout l'y

¹⁾ Il en a déjà paru un. V. la Revue du 15 décembre 1881.

conviait, le vœu de ses sujets, la loi de l'Empire. l'exemple des Antonins, et cependant il n'en fit rien.

Il n'y a pas jusqu'au soin qu'il prit de rédiger en grec ses pensées et les résultats amers de son expérience, qui ne paraisse une occupation indigne d'un souverain. Age quod agis, voilà une maxime de conduite banale, mais qui s'applique à toutes les conditions. L'individu assis sur le trône déroge, pour ainsi dire, et s'abaisse en devenant auteur de maximes. La seule pensée qui doive hanter son cerveau, n'est-ce pas l'intérêt du peuple? La fonction par elle-même suffit amplement à l'activité des jours et des nuits.

Ces réserves faites, il ne reste qu'à applaudir M. Renan. Louer dans son livre la perfection de la forme et la magie du style serait en quelque sorte lui faire injure. Il est possible qu'à son entrée dans la carrière, il se soit appliqué tout comme un autre, à peigner, à polir sa phrase, de façon à lui donner le timbre harmonieux d'un cristal pur; il lui fallait bien conquérir un public fort rebelle à ses idées et l'amener à les subir, grâce à la séduction qu'exerça toujours sur nos esprits l'art de bien dire. Mais aujourd'hui son autorité est si fortement établie qu'il peut s'en remettre, pour plaire, à l'intérêt inhérent aux choses qu'il expose. L'expression arrive naturellement heureuse sous sa plume et l'onde coule à pleins bords, se souciant peu de paraître belle à ceux qui la voient passer. Ajoutons que l'ensemble est animé d'un beau souffle d'idéalisme auquel, malgré tout, le cœur s'associe. Oh! qui de nous, ayant perdu un être aimé, mère, femme ou sœur, consentirait à l'entier anéantissement et ne voudrait recommencer auprès d'elles une existence que rien ne brisera plus. L'énigme de notre destinée est au sein de l'infini et nul ne renonce à la deviner un jour.

Voici maintenant *L'histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*,¹⁾ due à la collaboration d'un architecte érudit, Ernest Bosc, et d'un écrivain démocratique, L. Bonnemère. C'est le premier, à mon avis, qui emporte le prix. Toute la partie de l'ouvrage consacrée aux antiquités de la Gaule, à ses usages, ses mœurs, sa religion, y est traitée avec une réelle compétence. De nombreuses gravures, semées dans le texte, le complètent et aident à le mieux comprendre. Quant à la partie narrative, elle est entachée d'un défaut dont il serait temps de nous débarrasser, le chauvinisme, excès et caricature du patriotisme. Il y a un véritable anachronisme, après tant de siècles écoulés et des changements si radicaux dans notre organisation, de s'échauffer ainsi contre César, parce que celui-ci, pour assouvir son ambition, conquiert jadis le sol que foulent nos pieds. A quel Français d'aujourd'hui espère-t-on inoculer l'enthousiasme rétrospectif du chef à demi-barbare qui se mit à la tête des tribus arvernes et succomba glorieusement pour l'indépendance de son pays? Aucun de nous ne reconnaîtra en lui un ancêtre, ne chantera volontiers le Gloire aux vaincus. D'ailleurs l'histoire ne peut ni ne doit épouser de si vieilles querelles; elle irait contre son but, qui est d'instruire, non de fanatiser. Quoi qu'en dise M. Bonnemère, César ne fut jamais une âme basse dans un corps vil. Il n'est pas juste de le clouer au pilori comme un des grands malfaiteurs de l'humanité. Enfin je trouve puéril de lui dénier tout génie et de reporter jusqu'à lui la haine inspirée par certains potentats qui se parent du titre de Kaiser, César ou tzar. De

¹⁾ Firmin Didot, 1882, in 8.

telles exagérations nuisent à une thèse, au lieu de la fortifier, et ce n'est pas grandir Vercingétorix ni son effort sublime que de rabaisser outre mesure la valeur de celui qui les brisa.

Passons à des sujets plus actuels. A l'occasion du dernier congrès de géographie, qui s'est tenu à Venise, un éditeur de cette ville, F. Ongania, déjà connu par d'importantes publications artistiques, a fait traduire en français et luxueusement imprimer le livre de Molmenti, *La vie privée à Venise depuis les premiers temps jusqu'à la chute de la République*.¹⁾ On ne pouvait faire à nos compatriotes de cadeau plus gracieux. Le volume est illustré de photographies, de plans, de scènes de mœurs et de costumes d'après d'anciens tableaux; mais c'est là son moindre mérite. En dépouillant les vieux parchemins, les mémoires inédits, les actes publics et privés et les lois somptuaires, en colligeant dans les chroniques tous les détails qui regardent les mœurs et la vie intérieure, Molmenti a composé un ouvrage du plus haut intérêt. Industrie, commerce, lettres et arts, luxe des meubles et des palais, fêtes, banquets, habillements et parures, rien n'est oublié, et cela pour chaque siècle, à chaque évolution de l'opulente aristocratie. Ainsi que vous le pensez bien, la galanterie, avec son cortège de sigisbées obligatoires, de courtisanes, de coquettes nonnes, y tient une large place, à côté des casinos et des maisons de jeu. Nous n'avons pas dans notre littérature de livre aussi curieux et qui soit ainsi tiré de documents originaux. Seuls, les frères Goncourt avaient essayé quelque chose d'approchant dans leur volume sur *La femme au XVIII^e siècle*.²⁾ Par malheur, cette étude se ressent trop de l'idée préconçue qui l'a dictée; elle n'offre pas le même caractère de calme et d'impartialité que celle de Molmenti. Puis, combien le cadre est ici plus vaste, plus attrayant! Il ne s'agit plus seulement d'une époque de civilisation, mais de tous les degrés parcourus par un peuple avant d'arriver à l'entière décadence. L'auteur italien, très sobre de réflexions, n'impose à personne sa manière de voir, se contentant de fournir des renseignements complets, qui permettent à chaque lecteur, si bon lui semble, de tirer lui-même la leçon des événements.

Sous une forme plus légère, nullement savante et purement poétique, *Au bon soleil*³⁾ de Paul Arène offre aussi une étude de mœurs pleine d'attrait. Conteur de la Haute-Provence depuis longtemps fixé à Paris, Arène a su s'y faire une place à part. Il tient sans doute de famille le génie de l'observation et la curiosité des scènes populaires. Un de ses frères, Jules, vice-consul à Shanghaï, a rapporté de l'extrême Orient un volume fort original.⁴⁾ Quant à lui, on l'a chargé, dans le journal *La République française*, de tenir les yeux ouverts à l'abonné que les rédacteurs politiques, avec leurs indigestes dissertations et leurs panégyriques sempiternels de Gambetta, couraient risque d'endormir. Il s'acquitte à merveille de la fonction, soit en rendant compte des représentations théâtrales, soit en tapissant la troisième page de la feuille opportuniste de croquis ou de paysages pas plus gros que l'ongle et d'un fini précieux, dans lesquels il encadre les souvenirs de son enfance et de sa terre natale. Arrosée par la Durance, qui parfois la dévaste, couverte de collines au sol pierreuse et

¹⁾ Venise, Ferdinand Ongania, 73, Place Saint-Marc, 1882, in 8.

²⁾ Charpentier, 1877, in 12.

³⁾ id. 1881, in 12.

⁴⁾ *La Chine familière et galante*. Paris, Charpentier, 1876, in 12.

parsemée de minces plantes que le mistral rabat contre le sol, cette partie alpestre de la *Gueuse parfumée*,¹⁾ comme on l'a définie un jour, ne manque certes ni de pittoresque ni de poésie. On sait d'ailleurs que la poésie n'est pas dans la nature des lieux, mais en nous-mêmes; au lieu de la recevoir des objets, nous la leur portons et les belles choses ne paraissent telles qu'après avoir été célébrées par des esprits dignes de les sentir. Paul Arène est plein de tendresse pour ce coin de terre qu'embaument le thym, la sauge et la lavande; il en aime les oliviers, si vivaces sous leurs maigres rameaux, les jolies rangées de vigne, les amandiers et les figuiers, dont la gelée d'avril emporte, hélas! trop souvent la récolte. Il est plein de sympathie pour la race alerte et pauvre au milieu de laquelle il est né. Amoureux de la vie et la faisant aimer, il s'arrête avec émotion devant ces bonnes faces d'hommes de la terre brunies aux reflets du sillon. Plus d'une fois son regard malin a dû surprendre les petites artisanes en quête de fiancés, l'œil au guet sur le pas des portes et taquinant du bout des doigts la chaîne de leurs ciseaux. Comme il connaît bien le don Juan de là-bas, joyeux compagnon, beau danseur, bon lutteur, incomparable aux cartes et aux boules, sans pareil pour conter des contes salés et chanter la chanson grivoise, un flambeau, quoi! Pays et gens, tout vit et fleurit sous sa plume d'une façon charmante. Il n'y a pas jusqu'à l'âne, au modeste baudet qui ne trouve grâce, parce qu'il partage avec le paysan les nobles travaux et les robustes joies de la vie rurale.

En vrai montagnard, qui préfère à tout ses aises et l'indépendance, Paul Arène blague volontiers l'administration, l'autorité, le gendarme, même un peu M. le curé, sauf le respect qu'on lui doit; mais sa plaisanterie est sans fiel et ne dépasse jamais les bornes d'un goût délicat. Jacques Bonhomme s'est affiné et adouci à l'école de Voltaire. Voici un échantillon de ses sarcasmes les plus amers, un sonnet philosophique, intitulé *Athéisme!*

Un tailleur, entre cent tailleurs,
Tous les quinze venait sans faute
M'apporter sa petite note
Avec de petits airs railleurs.

Tout s'en va, même les railleurs!
Du tailleur la mort fit son hôte.
Fuyant notre terrestre crote,
Ce cher tailleur s'en fut ailleurs.

Depuis ce temps, plus de nouvelle
De mon tailleur. A tire d'aile
S'est-il au séjour des élus

Enfui? . . . Quatre mois révolus
Et mon tailleur ne revient plus.

— Non, l'âme n'est pas immortelle.

C'est d'un comique un peu pincé, d'un esprit trop pointu, et je préfère à de telles amusettes les vigoureuses nouvelles qui s'épanouissent *Au bon soleil*, entre autres *le jas d'Entrepierre*, où Arène a si bien exprimé le sentiment de détresse qu'éprouve la vieille pay-

¹⁾ C'est aussi le titre d'un volume précédent de Paul Arène qui a paru chez Charpentier en 1876.

sanne, quand les gendarmes, en vertu de la loi et requis par un créancier, viennent l'expulser de chez elle. Dans sa sobriété et le contenu de son émotion, le morceau est un pur chef d'œuvre.

Afin de ne pas croupir sur les choses de Provence, je me contente de vous signaler en passant les *Études*¹⁾ posthumes de St René Taillandier. Elles roulent en effet presque toutes sur les félibres et la renaissance du troubadourisme méridional. Il y a bien aussi dans ce volume une biographie intéressante de Boursault, le médiocre et honnête versificateur qui eut le tort de s'attaquer à Molière et fut durement secoué par lui; mais, comme le jugement du professeur académicien défunt ne fut jamais à la hauteur de son savoir, je saute à pieds joints par dessus son livre pour en venir aux correspondances récemment publiées.

Celle de Galiani²⁾ n'est qu'une réédition plus complète et plus exacte des lettres du célèbre abbé. Vous connaissez le rôle qu'il joua parmi les encyclopédistes et la société de Mme d'Épinay, plaidant contre les athées, ses amis, en faveur de la religion et de Dieu, en qui il ne croyait pas plus qu'eux. Politique italien de l'école de Machiavel, il estimait que l'indépendance d'idées sur certaines matières ne peut, sans imprudence, s'afficher en public. Très épris, au fond, des douceurs dont l'avait gavé le beau monde parisien, il n'eut plus d'autre plaisir, après son retour à Naples, que de rappeler à ses correspondants les gentilleses et traits d'esprit qu'il leur avait débités autrefois en causant avec eux.

Benjamin Constant, autre étranger acclimaté en France, voulut du moins y terminer sa carrière. Les lettres³⁾ qu'il écrivit à Mme Récamier pendant les Cent jours (1815), nous le montrent dans toute sa versatilité de caractère. Dès que Mme de Staël, dont il était depuis des années l'amant en titre, apprit qu'il avait publié, dans le *Journal de Paris*, un article violent contre Napoléon débarqué à Cannes au retour de l'île d'Elbe, elle écrivit à son amie: „Faites partir Benjamin Constant. J'ai la plus grande anxiété sur lui“. Mais la *chère amie* songea sans doute à certaine page de Gil Blas que vous me permettez de vous rappeler: „Comme je n'ignorais pas que ma camarade eût plu à ce seigneur, je n'épargnai rien pour le lui souffler et j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je sais bien qu'elle m'en veut du mal; mais je ne saurais qu'y faire. Elle devrait songer que c'est une chose si naturelle aux femmes, que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre scrupule“. Mme Récamier garda donc auprès d'elle l'illustre publiciste et, abusant du désir sensuel que sa beauté déclinante inspirait au vieux céladon, elle lui fit commettre mille sottises, fut cause de l'incroyable volte-face par laquelle il ruina sa considération. Parlons sans détour: à l'âge auquel ils étaient arrivés tous deux et dans le milieu où ils vivaient, l'ardeur amoureuse, usée par les plaisirs depuis longtemps, a passé du cœur au cerveau, des actes aux paroles. La passion n'est plus que fantaisie ou caprice, joute frauduleuse entre adversaires trop expérimentés. Inutile d'insister sur les fautes politiques de Benjamin Constant. Quelques-uns de mes confrères ont fort admiré la résistance que lui opposa Mme Récamier et en ont attribué

¹⁾ Plon, in 12.

²⁾ Il en a paru coup sur coup deux éditions, chacune en 2 vol., l'une in 8 chez Calmann Lévy, l'autre in 12 chez Charpentier.

³⁾ Calmann Lévy, in 8.

l'honneur à la vertu de cette imprenable Juliette. Pour moi, je crois que si elle ne céda pas à Roméo, ce fut uniquement par vice d'organisation physique, la nature lui ayant refusé de goûter la volupté suprême sans danger ou du moins sans souffrance. Il lui était défendu de se donner tout entière et aucun de ses adorateurs ne put franchir la barre qui protégeait ce qu'on est convenu d'appeler son innocence. Chacun d'eux se contenta d'affectueuses calineries et de la douce promesse toujours éludée.

Vincent de Paul, lui, ne songeait guère à ces bagatelles, quoiqu'il eût débuté, tout saint qu'il soit devenu, par se préoccuper des biens de ce monde et courir après eux. C'est à un retour de Marseille, où il était allé poursuivre un débiteur récalcitrant, qu'il fut pris en mer par des corsaires barbaresques, emmené captif en Tunisie et vendu à un renégat. La lettre qui ouvre sa correspondance¹⁾ nous apprend à la suite de quelle aventure la liberté lui fut rendue. La femme du renégat l'ayant entendu un jour que, en bêchant la terre, il chantait le *Salve regina* et l'*O salutaris*, s'éprit d'une religion qui inspirait de telles hymnes et fit honte à son mari de l'avoir reniée. Celui-ci écouta sa femme, s'entendit avec leur esclave et tous trois s'embarquèrent secrètement pour l'Europe, où ils abordèrent sur les côtes de la Provence. Rendu à sa patrie et à sa foi, Vincent de Paul eut dès lors la pensée de travailler à la délivrance de ceux qui étaient tombés comme lui aux mains des infidèles; de là sa principale fondation et le but constant de sa vie. La plupart des lettres qu'il écrit sont adressées à des religieux de la Rédemption, soit pour les remercier de leur zèle, soit pour ranimer leur ardeur, soit pour les gronder de ce que quelques-uns jettent vers leur famille et les joies de ce monde un regard de regret. Là-dessus le saint homme est intraitable, sourd aux gémissements, dur même à l'égard des affections terrestres; le fanatisme lui dictait des paroles que son cœur réprouvait sans doute, car il est impossible d'attribuer une âme impitoyable à ce généreux bienfaiteur de l'humanité. Pourtant à sa flamme apostolique je préfère le mâle courage qu'il déploya pendant la Fronde, au milieu des horreurs dont cette guerre civile affligeait le royaume et surtout Paris. On le vit, avec les prêtres de son ordre, aller sur les champs de bataille au secours des blessés ou ensevelir les morts, braver dans les faubourgs l'infection qu'y répandaient les cadavres, pour recueillir les orphelins et les veuves ou porter aux mourants les secours de la religion. Lui, d'ordinaire si humble devant les puissants, n'hésita pas à s'adresser au pape, afin que celui-ci, par son intervention, mît fin à la lutte fratricide.

Il eut même le courage de s'attaquer au favori tout-puissant d'Anne d'Autriche; il fit entendre à Mazarin de sévères paroles, reprochant à l'astucieux ministre d'exploiter au profit de son ambition la misère publique. L'amour qu'il portait au pauvre peuple avait grandi son audace et décuplé ses ressources. Malgré le malheur des temps, il trouvait de quoi nourrir quinze mille personnes, dépensant généreusement de six à sept mille livres par semaine, ce qui ne l'empêchait pas de pourvoir à la fondation d'un hôpital pour les enfants trouvés. Voilà le rôle vraiment sublime auquel il se voua jusqu'au bout et pour lequel nous avons, autant que l'Eglise, raison de le

¹⁾ Lettres de St Vincent de Paul (1607—1660). Paris, Dumoulin, 1882, 2 vol. in 8.

vénérer. Saint ou non, il est des nôtres. Il n'y a qu'à voir le rayon de bonté qui illumine sa physionomie et donne à ses traits un peu vulgaires je ne sais quelle douce grandeur.

Les succès obtenus par Georges Ohnet, dont le *Serge Panine*, transporté au théâtre, y a fort réussi, l'ont poussé à nous donner un nouveau roman mélodramatique, vraie contrepartie du premier. Tandis que dans Panine, une mère, riche industrielle, défendait le bonheur de sa fille contre le prince ruiné que celle-ci avait voulu épouser, dans *Le Maître de forges*¹⁾, c'est un ingénieur „également riche à millions, qui, repoussé du lit conjugal par sa femme noble, est obligé de la reconquérir, en lui prouvant sa supériorité, à lui vilain, sur le hoberau qui l'a délaissée et qu'elle s'obstine à aimer. Thèse pour thèse, l'autre m'allait mieux. Ici, la plupart des situations, préparées eu vue de la scène, sont bourrées de ce sentimentalisme larmoyant dont l'effet, certain sur les planches, est nul à la lecture. En somme, œuvre bâclée et sans grand mérite.

*Sauvageonne*²⁾ d'André Theuriet me plaît davantage. On devine, dès le début, que la veuve déjà mûre et assez imprudente pour se remarier avec un jeune et fringant employé, s'expose à ce que celui-ci lui devienne infidèle, surtout si elle garde auprès d'elle l'enfant mutine et provocante, cette Denise ou Sauvageonne dont elle a fait sa fille adoptive. Un jour en effet que le jeune mari, caché derrière un taillis, voit la fillette s'ébattre nue dans les eaux transparentes de la rivière, il est tenté par le diable, fait de Denise sa maîtresse et la rend enceinte. Jusque-là tout marchait à ravir, si Theuriet n'eût, vers la fin et au plus bel endroit, compromis son succès en exigeant que l'épouse outragée se venge d'une manière féroce. Elle s'empare de l'enfant adultère, le fait passer pour sien et prive les deux coupables, le père et la mère, des caresses de leur bébé. Tout ce dénouement sort de la vérité, non pas seulement de la vérité dans la vie, mais de la vérité dans l'art. En semblable occasion, les choses se passent plus doucement; la morale, même la plus rigide, ne réclame pas de si cruelles expiations pour une faute après tout assez excusable.

*Fleur de crime*³⁾ d'Adolphe Belot finit aussi moins bien qu'il ne commence. L'habile narrateur, après avoir très adroitement empoigné son monde, comme on dit, abuse de l'avantage pour s'espacer et gagner des pages. L'intérêt languit et ne se ranime qu'au dénouement, lorsque le prince russe Polkine surprend sa femme Nadège couchée avec le forçat Pierre Vignot. En a-t-on usé et mésusé de cet éternel forçat amant d'une princesse. L'atroce poncif! Il serait temps peut-être de lui accorder ses invalides. Belot, dont c'est l'habitude, tirera sans doute un drame de son roman. Le clou de la pièce future, la scène à faire, on la devine: comme décor, la chambre à coucher de Nadège avec son luxe oriental, ses parfums enivrants; le jour douteux que filtrent des lampes d'albâtre sur les ors repoussés du boudoir; puis, sous les rideaux nos deux adultères soupirant, anéantis dans leur spasme voluptueux, tandis que Polkine, témoin caché de sa honte, court à la panoplie, décroche un pistolet et tire d'une main fébrile; les gens de la police, accourus au bruit, arrachent le forçat des bras de sa maîtresse demi-nue et, aux portes, la voletaille curieuse rit sous

¹⁾ Ollendorff, 1882, in 12.

²⁾ id., 1881, in 12.

³⁾ Dentu, 2 vol. in 12.

cape de la déconfiture de ses maîtres, quel tableau! En voilà au moins pour cent représentations.

*Les nuits rouges*¹⁾ empruntent leur intérêt aux événements qui troublent actuellement l'Irlande. L'auteur de ce roman, M. Jules Mary, avait déjà fait ses preuves de talent et de vigueur dans *La faute du docteur Madelor*,²⁾ qui a eu de nombreuses éditions. Son nouveau livre est bien ordonné, suffisamment écrit; l'idéal s'y greffe sur le réel et l'ennoblit sans l'étouffer. Elle est poignante la lutte que soutiennent les pauvres fermiers de la verte Erin contre leurs opulents et impitoyables propriétaires. Si l'Angleterre ne renonce pas à son système d'oppression, ce n'est plus seulement l'Irlande en feu qu'elle devra combattre, mais l'Ecosse elle-même, qui déjà commence à s'agiter.

Que nous chante Eugène Chavette avec *Un notaire en fuite*?³⁾ Il n'est pas en fuite du tout ce bon M. Renaudin, non, il est mort assassiné. Si vous aimez le genre à la fois lugubre et facétieux inventé par l'auteur du *Décapité par persuasion*, je vous conseille de lire ce roman, ainsi que les *Petits drames de la vertu*⁴⁾ qu'on vient de rééditer avec des caricatures amusantes. Pour moi, ces folâtreries me rappellent les clowns anglais, si pincés et si raides sous leur perruque de filasse et qui ne parviennent à faire rire le gros du public qu'à force d'excentricité.

*Le roman du spahi*⁵⁾ de Pierre Loti, pseudonyme du lieutenant de vaisseau Jules Viaud, amuse à moins de frais. Il suffit de suivre au Sénégal un beau gars des Cévennes, qui enrôlé dans les spahis, s'est laissé ensorceler par les coquinerie de la petite négresse Fatougaye et oublie peu à peu avec elle, dans une cohabitation éternante, et ses vieux parents et la cousine, sa fiancée qui l'attend au village. M. Viaud aime à transporter son lecteur dans les pays et chez les races où la passion a tout son jeu, grâce aux excitations d'un climat brûlant ou à l'activité d'une vie facile. Ses deux précédents récits, *Azyadé* et *Le mariage de Loti*,⁶⁾ lui avaient déjà valu une réputation rapide.

Il en a été de même, pour un motif moins avouable, il est vrai, à l'égard d'Armand Silvestre, le rédacteur du journal le *Gil Blas* dont je vous ai déjà entretenu. Son second volume d'articles facétieux, *Les malheurs du commandant Laripète*⁷⁾ est encore assez récréatif. Il est fâcheux toutefois, quand on est jeune et qu'on a du talent, de dépenser sa verve à de telles gaudrioles. Un autre rédacteur du même journal, gagné par la contagion de l'exemple, Em. Villemot a également ramassé en un volume, *Les bêtises du cœur*,⁸⁾ qu'il aurait pu aussi bien intituler *les écarts de la plume*. Ce sont en effet des anecdotes plus ou moins graveleuses, qu'il n'a même pas eu le mérite d'inventer, car il n'a pas, comme Silvestre, une riche imagination ni cette bonne humeur qui fait tout pardonner à son camarade.

¹⁾ Rouff, in 12.

²⁾ id.

³⁾ Dentu, 1882, 2 vol. in 12.

⁴⁾ Marpon et Flammarion.

⁵⁾ Calmann Lévy, in 12.

⁶⁾ id., 1880, 2 vol. in 12.

⁷⁾ Ollendorff, 1881, in 12.

⁸⁾ Ollendorff, 1881, in 12.

Il me reste trop peu de place pour vous expliquer ainsi que je voudrais le faire l'importance du *Dictionnaire d'argot moderne*¹⁾ de ce pauvre Lucien Rigaud, mort, il y a quelques mois à l'hôpital, le palais rongé par l'ulcère des fumeurs. Mais vous aurez une idée de l'importance qui s'attache chez nous à ce genre de questions par le volume de Sarcey, *Le mot et la chose*,²⁾ qu'on vient de rééditer. Sarcey y explique avec beaucoup d'esprit et d'agrément la vogue et le sens de certaines locutions éphémères qu'il faut rapprocher des circonstances où elles se sont produites pour les bien comprendre. Peut-être, un jour que la récolte des livres sera moins abondante, aborderai-je moi-même directement le sujet, si cela peut vous être agréable.

Un des jeunes satellites qui gravitent autour du soleil de Gambetta et se chauffent à ses rayons, M. Reinach a traité dans *Les Récidivistes*³⁾ une question fort délicate, celle de savoir comment on peut débarrasser la société des misérables qui, jetés en prison à la suite d'une première faute, en sortent plus corrompus et deviennent un danger pour tous. Dans toute commotion politique, cette écume, cette lie de la canaille remontant à la surface, ensanglantant la place publique et déshonore les révolutions. M. Reinach a dressé contre eux un véritable réquisitoire, auquel il a eu tort pourtant de mêler certaines préoccupations de parti.

Un autre ami du même patron, Paul Bert, hier encore ministre de l'instruction publique, a groupé dans ses *Discours parlementaires*⁴⁾ tous les plaidoyers contre les Jésuites qu'il avait prononcés dans la campagne dirigée contre eux. Partisan de la liberté, en fait d'enseignement surtout, je ne saurais m'associer complètement aux idées du savant professeur qui, lui, plaide plutôt pour le monopole de l'Etat.

Défendre un abus par des plaisanteries et répondre par une fin de non-recevoir à ceux qui réclament sa réforme est une méthode que combat *Le divorce*⁵⁾ d'Alfred Naquet dont une seconde édition revue et très augmentée a paru il y a deux mois. L'auteur y réfute victorieusement les objections soulevées contre son projet de loi, soit au nom de l'institution sociale, soit au nom des mœurs. Il prouve que l'intérêt de la femme ni celui des enfants ne seront lésés par la loi future, déjà pratiquée sans inconvénient dans plusieurs Etats voisins. Des statistiques intéressantes achèvent la démonstration. On y voit en regard des nombreuses séparations de corps prononcées par nos tribunaux le chiffre relativement plus faible de divorces qui ont lieu en Alsace-Lorraine, depuis que cette province n'est plus soumise au code français.

*L'histoire de la ligue d'union républicaine des droits de Paris*⁶⁾ par André Lefèvre arrive un peu tard; c'est en quelque sorte un coup de canon tiré après la bataille. A quoi bon rouvrir un débat que l'amnistie a clos définitivement? D'ailleurs aucun groupe d'individus n'a le droit, quelle que soit la pureté des ses intentions, de se constituer en corps distinct ni d'intervenir comme médiateur entre le gouvernement et ceux qui l'attaquent.

¹⁾ id., in 12 : prix 6 fr.

²⁾ id., 3 fr. 5 c.

³⁾ Charpentier, in 12.

⁴⁾ id., id.

⁵⁾ Dentu, 1881, in 12.

⁶⁾ Charpentier, 1881, in 12.

Je m'étais promis d'examiner avec soin les théories critiques de M. Zola qui vient de publier dans un nouveau livre *d'Etudes littéraires*¹⁾ les principales figures d'une galerie de portraits d'abord insérée dans la Revue russe, *Le Messager de l'Europe*, mais décidément la place et le temps me manquent. Ce sera pour une prochaine occasion. De même je me contente de vous recommander brièvement *Une idylle normande*²⁾ d'André Lemoyne. Parmi les livres illustrés que l'on a mis en vente au 1^{er} janvier, c'est un des plus agréables et celui où la gravure se marie le mieux au texte, en l'encadrant des paysages au milieu desquels se passe l'action.

A. J. PONS.

¹⁾ id., id.

²⁾ id., in 8.
